Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

28 | 2018

Varia

Mauriac et sa *Vie de Jésus* : le romancier devenu biographe

The Life of Jesus by François Mauriac

Philippe Dazet-Brun

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/7922>

DOI : 10.4000/anabases.7922

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 9 novembre 2018

Pagination : 241-252

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Philippe Dazet-Brun, « Mauriac et sa *Vie de Jésus* : le romancier devenu biographe », *Anabases* [En ligne], 28 | 2018, mis en ligne le 09 novembre 2020, consulté le 20 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/7922> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.7922>

Mauriac et sa *Vie de Jésus* : le romancier devenu biographe

Philippe DAZET-BRUN

“**R**ural sujet aux griseries champêtres et initié aux riens de la vie parisienne, [Mauriac] possède une âme de Girondin catholique qu’il ne défend pas assez contre certaines intrusions. Psychologue chrétien, il a pris à tâche, en peignant les passions, de faire une “apologie indirecte du christianisme”. Malheureusement le style trop évocateur, l’acuité de l’analyse, le pessimisme qui fait le fond de l’œuvre, doivent restreindre le nombre des lecteurs. »¹

Voilà ce que, dans les années 1920, écrivait l’abbé Bethléem, auteur du très redouté *Romans à lire et Romans à proscrire*. C’est assurément dans la seconde catégorie que l’abbé Bethléem jetait l’œuvre romanesque de Mauriac. Et pourtant, la foi en le Christ éclaire l’œuvre mauriacienne en dépit de ce que ses détracteurs insinuaient. Les censeurs de ses romans n’y ont pas assez cherché Celui qui a toujours été au cœur de la vie et de la foi de Mauriac. Il ne faut pas oublier cette perspective, pas plus que celle du biographe et du styliste lorsqu’on lit la *Vie de Jésus* de François Mauriac. Y apparaît un portrait fort mauriacien au travers d’une écriture et d’une élaboration qui ont pour objet d’être le témoignage d’une foi.

Un portrait de Jésus

Lorsque François Mauriac entreprit la rédaction de la *Vie de Jésus*, il en mesura lucidement les dangers. Il lui fallait en effet suivre un chemin de crête au cours duquel un seul faux pas l’aurait fait dévisser sur le versant d’un portrait dépouillé de sa dimension divine – celui de Renan – ou bien sur cet autre où le Fils de l’homme aurait été un Dieu désincarné.

Plus de trente ans après s’être lancé dans la plus audacieuse de ses aventures

¹ J. LACOUTURE, *François Mauriac*, Paris, Seuil, 1980, p. 253.

d'écrivain, Mauriac avouait dans son *Bloc-notes* : « À l'époque où j'ai osé écrire une *Vie de Jésus*, je me suis heurté, durant la plus grande partie de mon travail, à cette contradiction des deux natures, à l'impossibilité de cette cohabitation, dans un être vivant, de ce pêcheur nazaréen et du Fils de Dieu... »² Mauriac va essayer de venir à bout de cette difficulté en mettant en relief les deux natures non dans la simultanéité de leur expression – exercice impossible pour l'écrivain –, mais dans leur fulgurante alternance.

Ainsi ce Christ, par qui Dieu triomphe et abolit le temps, apparaît-il parfois – dans la connaissance de son destin – prisonnier des années qui lui sont comptées. C'est le même personnage pour qui, sous la plume de Mauriac, « le temps n'existe pas »³ et qui, face à la Samaritaine, « va la jeter, d'une poussée *impatiente*, en pleine vérité »⁴. Par là même, Mauriac sait dépeindre Celui qui tient l'éternité dans sa main comme prisonnier de son humanité elle-même soumise à la loi de l'aboutissement terrestre. Aussi, comme pour chacun d'entre nous, « le temps le presse »⁵.

Cette fusion du divin et de l'humain en Jésus surgit aussi lorsque Mauriac nous décrit la « toute-puissance »⁶ et la fragilité du Fils de Dieu. Si Mauriac nous montre un Jésus qui vainc la maladie, annihile le péché et terrasse la mort, il préfère nous Le présenter comme alourdi par son humanité. Quelquefois, l'auteur nous dépeint un Christ épuisé. On relève dans le texte les termes de « fourbu »⁷, « exténué »⁸. Ses propos trahissent parfois « un accent de fatigue indicible »⁹. Manifestant des « signes de lassitude et d'usure »¹⁰, le Christ est ramené à une « créature à bout de course »¹¹.

De temps en temps, Mauriac abandonne Jésus à l'échec. L'omnipotence divine plie alors devant la liberté de l'homme qui détourne son regard de la Face de Dieu. Pour Mauriac, le Christ semble impuissant devant les cœurs soumis à l'empire de la concupiscence ou à celui du lucre. Les remparts dressés sont tels que le Fils de l'homme ne peut y pénétrer sans une capitulation de ces cités rétives à son règne. « Ni le vent ni la mer ne lui résistent, écrit Mauriac, mais les cœurs déchirés par

² F. MAURIAU, *Bloc-notes, 1968-1970*, t. V, Paris, Seuil, Collection « Points », 1993, p. 327.

³ F. MAURIAU, *Œuvres complètes*, t. VII, Paris, Fayard, 1951, p. 100. Les citations qui ne seront pas référencées reprennent la source de la citation précédente.

⁴ *Ibid.*, p. 36 (souligné par nous).

⁵ *Ibidem*.

⁶ *Ibid.*, p. 39.

⁷ *Ibid.*, p. 122.

⁸ *Ibid.*, p. 119.

⁹ *Ibid.*, p. 85.

¹⁰ *Ibid.*, p. 118.

¹¹ *Ibid.*, p. 117 et p. 125.

l'amour, mais la chair soulevée par le désir ont une puissance forcenée de refus. »¹²

Le biographe nous montre également un Jésus « doucement implacable »¹³. L'expression peut paraître injuste. Mauriac s'en explique au détour d'un récit : le Fils de l'Homme « a manifesté un caractère "entier" au sens métaphysique : à la lettre, implacable »¹⁴. Certains s'étonnèrent – voire dénoncèrent – l'usage du terme¹⁵. Et pourtant ! Mauriac prit bien soin de ne pas révéler que cet aspect-là de la personne du Christ. Cette « implacabilité » est estompée, pour ne pas dire résorbée, par les élans de ce cœur qui bat au rythme de ses joies, de ses frayeurs ou de ses peines. Sous la plume de Mauriac, le Sauveur s'avère sensible au bonheur et à la douleur. Ainsi, après que les Geraséniens le chassent de leur terre, Jésus monte « tristement dans la barque pour s'en retourner »¹⁶. L'adverbe ne reflète en rien ici ce que les évangélistes nous disent.

Selon Mauriac, le Christ – Dieu et homme – est également à la fois omniscient et ignorant. À maintes reprises, Jésus perce le secret des consciences. « Celui qui voit tout »¹⁷ détient le pouvoir « de toucher au plus intime, d'aller droit au secret de chaque créature »¹⁸.

Cependant, les hommes peuvent le surprendre. Il en est ainsi au moment de la trahison de Judas : « Jusqu'à la fin, la créature l'étonne. Il croyait avoir touché l'extrême fond de la bassesse humaine ; mais ce baiser... »¹⁹ À un autre moment, Mauriac campe Jésus en proie au doute. Alors qu'il se demande : « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il encore la foi sur terre ? », « l'opacité du corps, écrit Mauriac, dérobait à son œil de Dieu les déroulements de la vie. »²⁰

Mais la double nature apparaît ailleurs, dans la violence que l'homme met au service de l'Amour absolu. La scène la plus fameuse est celle du Verbe chassant les marchands du temple. Mauriac lui donne un souffle inouï :

« Et voilà que soudain surgit un furieux armé d'un fouet, – non pas d'un fouet d'enfant, mais fait avec des cordes. Ses disciples interdits se gardaient bien de l'imiter. Il chasse le bétail, renverse les tables, crie : "Ôtez tout cela ! Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic !" Quel scandale ! Tous ces

¹² *Ibid.*, p. 62.

¹³ *Ibid.*, p. 27.

¹⁴ *Ibid.*, p. 31.

¹⁵ P. M.-J. LAGRANGE, *Examen de la Vie de Jésus de M. François Mauriac*, Paris, Librairie Lecoffre, 1936, p. 11.

¹⁶ F. MAURIAC, *Œuvres complètes*, t. VII, p. 63.

¹⁷ *Ibid.*, p. 95.

¹⁸ *Ibid.*, p. 90.

¹⁹ *Ibid.*, p. 138.

²⁰ *Ibid.*, p. 108.

lâches fuient au cul de leurs bêtes. Ses amis eux-mêmes ne savaient pas qu'il était l'Amour. Comment eussent-ils discerné, dans cet éclat, l'amour du Fils pour le Père ?

Il dut s'arrêter haletant, la figure ruisselante. Les Juifs grondaient : "Quel signe nous montrerez-vous pour agir de la sorte ?" Jésus les regardait. Il aurait pu accomplir sous leurs yeux ce qu'ils eussent exigé, guérir tous les infirmes qui se trouvaient là et qu'il attirait de partout, qui le harcelaient, comme des mouches. Sans doute l'eût-il fait, si l'un de ces éclopés s'était détaché de la foule, avait eu l'audace de l'implorer ; mais tous tremblaient devant les Docteurs de la loi, – devant lui aussi, peut-être, qui frémit encore, avec ce paquet de cordes dans son poing serré. »²¹

Irritable, en colère, tel est le Christ que Mauriac présente parfois à son lecteur. Ainsi « une lassitude irritée se trahit dans l'accent du Maître »²² devant des apôtres qui « baissaient la tête, pour laisser passer la colère de cet agneau quelquefois furieux »²³. Sa voix sait donc être de temps en temps « impatiente et redoutable »²⁴. Devant un Pharisien, après avoir « ravalé sa colère », le voici rompant le silence : « Le reproche se gonfle en injure, l'injure en outrage, l'outrage en malédiction : le Fils de l'homme est fils de Juive, et c'est un Juif véhément et gesticulant qui crie : "Malheur à vous, pharisiens, qui payez la dîme de la menthe, de la rue et de toutes les herbes, et qui n'avez nul souci de la justice et de l'amour de Dieu." »²⁵

Saintes colères que Mauriac ramène à leur source : « Ses violences mêmes étaient mesurées, réglées par le Père. »²⁶ La dureté du Christ mauriacien apparaît aussi dans ses relations avec la Vierge Marie. Ainsi Jésus parle-t-il à sa mère « sans douceur »²⁷, comme si l'auteur voulait mettre une distance entre la mère et son fils. Mauriac insiste de la sorte sur l'indépendance de Jésus à l'égard de Marie et va même jusqu'à suggérer qu'il s'est « servi d'elle pour s'incarner », et qu'une fois venu au monde, il n'y eut « plus rien de commun entre elle et lui ». À ceux que cette interprétation choqua, Mauriac donna quelques explications.

« Cela du moins est sûr : l'enfant de douze ans lui parlait déjà sans douceur comme s'il eût voulu marquer la distance entre eux ; tout à coup, il était tel qu'un étranger. Marie sait qu'il en doit être ainsi. D'ailleurs il suffit d'une pression de main, d'un regard pour qu'une mère se sente aimée ; et celle-ci retrouvait son Fils au dedans

²¹ *Ibid.*, p. 31-32.

²² *Ibid.*, p. 68.

²³ *Ibid.*, p. 79.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*, p. 99-100.

²⁶ *Ibid.*, p. 100.

²⁷ *Ibid.*, p. 20.

d'elle-même à chaque instant : elle n'a pas eu à le perdre, ne l'ayant jamais quitté dans son cœur. Le Christ a l'éternité pour glorifier sa mère selon la chair. Ici-bas, peut-être la traitait-il quelquefois comme il fait encore de ses épouses qu'il a dessein de sanctifier et qui derrière leurs grilles, dans leurs cellules, ou au milieu du monde, connaissent aussi toutes les apparences de l'abandon, du délaissement, – non sans garder la certitude intérieure d'être élues et chéries. »²⁸

Mais le Christ de Mauriac n'est pas que colère, violence et dureté. Il est aussi douceur. Mauriac nous parle de la « tendresse ardente »²⁹ du Maître. Il relève « ses paroles de miséricorde »³⁰.

Le caractère d'un héros alternant colère et tendresse a pu soulever la question de son unité psychologique. S'il s'était agi d'un personnage ordinaire, on aurait pu déceler chez lui un caractère cyclothymique. Mauriac sait écarter cet écueil en donnant à son sujet la cohérence psychique induite par la double nature. Les menaces, la colère, la fureur, la violence en somme servent l'Amour que le Christ apporte au monde.

« Chaque anathème le ramenait à un secret d'amour qu'il lui fallait dérober derrière un rideau de flammes, de peur que les siens eux-mêmes ne fussent tentés d'en abuser. »³¹

Mais le Christ n'apporte pas au monde que l'amour ; il lui offre la Rédemption. En fait, c'est parce qu'Il est l'Amour qu'Il est Sauveur. Et nous touchons là le cœur de cette *Vie de Jésus*. Plus encore : toute l'œuvre de Mauriac.

« Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin de médecin mais les malades. »³² L'écho de cette parole retentit dans tout le récit mauriacien. Elle est la lumière que le Sauveur jette au plus profond des ténèbres humaines. Une lumière vers laquelle Mauriac ne cesse de ramener son lecteur égaré dans son incrédulité. Une lumière qui lui fait écrire : « Le pécheur n'est pas seulement aimé, [...] il est aussi préféré. C'est pour lui, qui était perdu, que le Verbe s'est fait chair. »³³

Le Christ de Mauriac est celui qui s'avance vers l'homme abandonné à sa chair, à ses turpitudes. Et de cette rencontre peut naître l'inimaginable : le triomphe de la Grâce sur le déchaînement des passions. Ainsi la femme adultère – dont nous savons qu'« elle avait beaucoup souffert, beaucoup lutté contre elle-même avant

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. 49.

³⁰ *Ibid.*, p. 82.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*, p. 42.

³³ *Ibid.*, p. 104.

de succomber »³⁴ – se trouve-t-elle apaisée devant le Sauveur. « Le désir se retire d'elle. Tout à coup, dans son cœur et dans sa chair, règne un grand calme. »³⁵

La façon mauriacienne d'écrire la vie de Jésus

La façon mauriacienne d'écrire sa *Vie de Jésus* fut d'abord de considérer les sources. Le matériau fondamental fut, bien évidemment, les Évangiles qu'il dut reprendre pour bâtir une chronologie des événements relatés. Il apparaît évident qu'il préféra puiser dans Luc (49 épisodes) et Jean (trentaine d'épisodes). Les évangiles de Matthieu (12 fois) et de Marc (pour des détails) sont plutôt délaissés. Toutefois, l'analyse du texte montre bien qu'il va d'un évangéliste à l'autre pour composer le récit d'un épisode. C'est notamment vrai pour celui de la Passion.

Hors des textes évangéliques, l'écriture de François Mauriac fut aussi placée sous l'influence de lectures qui remontent à sa jeunesse. Au tournant du xix^e et du xx^e siècle, Mauriac a en effet, un moment, adhéré à certaines thèses d'auteurs qui sentaient le fagot moderniste.

Il fut, notamment, un certain temps, conquis par les idées de Loisy pour qui l'évangile de saint Jean était moins une reconstitution historique qu'un acte de foi³⁶. Ainsi fit-il l'aveu de cette lointaine influence au moment où il préfaça pour la seconde fois sa *Vie de Jésus* : « Avouerai-je qu'à cause de lui [Loisy] et de ses émules, je m'abstins pendant des années de lire le quatrième Évangile ? et même dans les synoptiques, je ne sortais guère du texte de Marc. »³⁷ Ce dernier, considéré comme le plus ancien des évangiles, avait été écrit au plus près des événements et apparaissait donc le plus fiable aux yeux de certains adeptes de la méthode historico-critique. François Mauriac fut donc « sensible à certaines suggestions » consécutives à cette approche. Il va même jusqu'à écrire qu'il fut « tourmenté [...] par la critique de Loisy »³⁸.

Que reste-t-il de ce tropisme en 1936 ? Assez pour avouer ceci : « J'atteste que de ce côté-là me vint beaucoup de lumière... » ; assez encore pour éluder le plus possible tous les récits qui tiennent à ses yeux au merveilleux comme le rideau du temple déchiré le Vendredi saint, aux prophéties comme celles d'Anne, aux songes comme celui de Joseph, à la quasi disparition des anges (sauf pour l'Annonciation et la Nativité), aux miracles comme la marche de Pierre sur l'eau, la guérison de l'oreille de Malchus... Quant à l'Ascension, elle est évacuée en quelques mots :

³⁴ *Ibid.*, p. 89.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ É. POULAT, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Paris, Albin Michel, 1996 (1962), p. 173.

³⁷ F. MAURIAC, *Œuvres complètes*, t. VII, p. 4. Le texte de Marc est considéré comme la source des autres évangiles.

³⁸ F. MAURIAC, *Bloc-notes, 1952-1957*, t. I, Paris, Seuil, Collection « Points », 1993, p. 72.

« Jésus s'arrache du groupe des disciples, monte, se dissout dans la lumière... »³⁹ Pas assez cependant pour qu'il s'attache désormais à réserver la part belle au récit lucanien, mais assez quand même puisqu'il suivit en cela les exégètes des années 1930 qui considéraient Luc comme le plus fiable sur le plan historique.

En dépit de la dette de Mauriac à l'égard de la méthode historico-critique, le biographe ne s'interdit pas des incisives – à l'évidence jubilatoires pour leur auteur – visant à flétrir le travail des exégètes et des théologiens.

D'emblée, il avertit son lecteur dans la préface de sa première édition : « De tous les historiens, l'exégète est le plus décevant. »⁴⁰ Ailleurs, il s'amuse à montrer que certains pécheurs – comme la femme aux six maris – comprennent tout de suite ce que les experts de la parole de Dieu ne saisiront jamais⁴¹. Ailleurs encore, il écrit : « Les Docteurs, les enseignants empoisonnent les petits. »⁴²

Pour autant, on sait que l'inspiration largement lucanienne lui vint des ouvrages du père Lagrange, qu'il soumit son manuscrit au père Jules Lebreton et qu'il modifia certains points sur les conseils du jésuite sans pour autant obtempérer sur les élans de tendresse que son Christ manifestait trop ouvertement et trop souvent au goût de son critique. C'est Lebreton qui obtint à Mauriac l'*imprimatur*⁴³.

Ainsi peut-on voir le récit jalonné d'observations qui montrent que Mauriac ne s'en est pas tenu seulement aux Évangiles, mais qu'il put tirer profit de travaux exégétiques. Pour le récit de la Transfiguration, il tient, par exemple, à préciser que la montagne est le Mont Thabor et d'ajouter : « Selon une tradition qui remonte à saint Cyrille de Jérusalem, c'était non loin de Nazareth. »⁴⁴

Il ne s'interdit pas toutefois d'insérer des personnages étrangers au Nouveau Testament comme Véronique dont Mauriac confesse qu'elle est « inconnue des évangélistes »⁴⁵. Néanmoins, dit-il, « elle existe ». Et de terminer : « Il ne se peut pas qu'une femme ait résisté au désir d'essuyer cette face terrible. »

On voit bien ici la tentation romanesque d'un Mauriac habitué à habiter son imaginaire. L'écriture de cette *Vie de Jésus* s'en ressent. Mauriac reste en effet lui-même, même dans l'exercice périlleux qu'est celui de biographe de Jésus.

Nous voulons dire par là qu'il demeure un styliste qui sait composer une ambiance, recréer une atmosphère telle qu'on a pu les connaître dans ses romans. Les récits de l'enfance et de la vie cachée du Christ sont assez bien rythmés par des

³⁹ F. MAURIAC, *Œuvres complètes*, t. VII, p. 155.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 11.

⁴¹ *Ibid.*, p. 35.

⁴² *Ibid.*, p. 100.

⁴³ C. ESCALLIER, *Mauriac et l'Évangile*, Paris, Beauchesne, 1993, p. 80-83.

⁴⁴ F. MAURIAC, *Œuvres complètes*, t. VII, p. 77.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 147.

scènes familiales que l'auteur sait rendre, à sa façon, sans qu'elles soient fondées sur quelque source vérifiable⁴⁶.

Il recrée aussi des climats liés aux heures de la journée ou bien encore à des saisons où on le retrouve plus lui-même que le texte. L'automne lui permet de reprendre des moments connus et chers au Girondin, propriétaire de vignes. Ainsi Jésus est-il campé sur une route de Samarie où « il admire une fois encore les couchants de septembre, respire l'odeur vineuse de ces dernières vendanges »⁴⁷.

Dans le même registre, mais avec le recours de l'évangile de Luc, la scène des pèlerins d'Emmaüs lors du partage du pain est dépeinte assez explicitement de telle sorte que Rembrandt y trouve ses teintes et que Mauriac, par là même, revienne sur le portrait du Christ qui l'émeut le plus⁴⁸.

Aux moments choisis à sa mesure, Mauriac compose aussi avec les lieux. Ces derniers n'ont d'intérêt pour lui que parce qu'ils reflètent un état d'esprit, ou simplement le moment pour lequel ils servent de décors. Le procédé est très mauriacien. Il magnifie la communion du temps et de l'espace, de l'être et de la nature. « Il les entraîna alors dans une course errante [...]. Une inquiétude secrète l'occupait. [...] De nouveau il marcha vers le Nord, [...] jusqu'à ces terres païennes, aux confins d'Israël où son nom était ignoré. »⁴⁹

Il arrive, de temps en temps, que le narrateur change de registre. Il n'est alors plus tout à fait biographe, mais moraliste. Ainsi parsème-t-il son propos, au détour d'une narration, de sentences donnant au texte sa portée morale. Au moment où il s'apprête à parler de Nicodème, il assène ceci au lecteur: « La prudence est une vertu, et il n'est pas bon de scandaliser, lorsqu'on occupe une situation en vue. »⁵⁰

Lorsque Jésus guérit le possédé dans le pays des Geraséniens, saint Luc nous dit que les habitants du village – que Mauriac identifie comme étant celui de Koursi – « furent saisis de frayeur »⁵¹. Le biographe en profite pour dire : « La peur est une forme basse de la foi. »⁵²

Bien évidemment, il dirige ses flèches sur ceux qu'il pourfend depuis longtemps et qui font l'objet des peintures les plus féroces de sa toile romanesque : les pharisiens. « Ceux qui ne font pas la volonté du Père savent qu'ils ne font pas la volonté du Père ; mais ceux qui croient l'accomplir, à leur insu la violent. L'orgueil

⁴⁶ *Ibid.*, p. 17.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 85.

⁴⁸ F. MAURIAC, *Bloc-notes, 1965-1967*, t. IV, Paris, Seuil, Collection « Points », 1993, p. 423.

⁴⁹ F. MAURIAC, *Œuvres complètes*, t. VII, p. 73-74.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 33.

⁵¹ Lc 8, 35.

⁵² F. MAURIAC, *Œuvres complètes*, t. VII, p. 63.

de certaines personnes très “avancées” dans la voie parfaite, ou qui croient l’être, dépasse de loin la vanité des mondains. »⁵³

Quoique disant sa distance à l’endroit des exégètes et des théologiens, Mauriac ne manque pas de dire ce qu’il entend par le péché contre l’esprit⁵⁴, et ce qu’est la résurrection des corps⁵⁵. Toutefois, reconnaissons qu’il ne s’attarde guère sur ces questions.

L’inspiration de Mauriac biographe de Jésus

Lorsque Mauriac entreprend la rédaction de cette biographie, il la conçoit comme une apologétique sous-tendue par une théologie qui, si elle est catholique, n’en est pas moins avant tout mauriacienne. Il est d’autant plus à l’aise dans son sujet que sa foi est essentiellement christocentrée. C’est sa dette à l’endroit de Blaise Pascal : Dieu est « Quelqu’un »⁵⁶. Le mystère de l’Incarnation vient ici le conforter. Dès la seconde préface qu’il fit à sa *Vie de Jésus*, il le confesse : « Si je n’avais pas connu le Christ, “Dieu” eût été pour moi un mot vide de sens. »⁵⁷

On comprend dès lors l’insistance mise par Mauriac à souligner l’humanité de Jésus. Par elle, il est le frère de l’Homme. Ainsi, pour Mauriac, le christianisme est-il « la rencontre personnelle de chacun de nous avec le Fils de l’Homme »⁵⁸. C’est dire l’importance qu’il met dans le récit de la Cène et, au-delà, dans le sacrement de l’eucharistie. Mauriac nous dit que ce jeudi soir, il introduit ses disciples « dans le mystère de l’Union »⁵⁹.

On est loin ici du « Dieu des philosophes » dont il dit qu’il « n’aurait tenu dans [sa] vie morale aucune place »⁶⁰. Il écrit à André Gide en 1948 : « À l’égard du “Dieu des philosophes et des savants” que j’eusse été aisément athée ! Mais non à l’égard du Père que le Fils nous a appris à connaître et à aimer. »⁶¹ On le voit, ce Dieu-là peut nourrir l’esprit humain, il ne parle pas au cœur de Mauriac car l’amour lui est étranger⁶². La clé est ici révélée : l’Amour.

C’est bien l’Amour qui dessille les yeux comme c’est son absence dans le cœur des hommes qui les rend aveugles. Et Mauriac de remuer le fer dans la

⁵³ *Ibid.*, p. 50.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 97 *sqq.*

⁵⁵ *Ibid.*, p. 113-114.

⁵⁶ F. MAURIAC, *D’un Bloc-notes à l’autre, 1952-1969*, Paris, Bartillat, 2004, p. 337.

⁵⁷ F. MAURIAC, *Œuvres complètes*, t. VII, p. 8.

⁵⁸ F. MAURIAC, *Bloc-notes, 1968-1970*, p. 41.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 132.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 8.

⁶¹ Lettre du 23 juin 1948, *Cahier André Gide*, n°2, 1985, Gallimard, p. 108.

⁶² F. MAURIAC, *Petits Essais de psychologie religieuse*, in *Œuvres complètes*, t. VIII, Paris, Fayard, 1952, p. 18.

plaie des philosophes qui ont des logiques qui n'empruntent pas la voie de celui qui est l'Amour : « Ici apparaît l'espèce d'inintelligence particulière à quelques philosophes de profession : le Fils de l'homme se trouve de plain-pied avec des pêcheurs, des publicains, des femmes perdues... »⁶³ Mais les prêtres ne sont pas davantage à l'abri de la désignation mauriacienne. Ne manquent-ils pas de foi quand, pour ne pas être entachés par l'argent de la trahison que leur rendait Judas, ils refusèrent d'y toucher ? « Ils assassinaient le Fils de Dieu et ne pensaient qu'à ne pas se souiller ! »⁶⁴

L'histoire de Judas vue par Mauriac rend bien le « Ce que je crois » mauriacien en matière de salut. Voilà un homme⁶⁵ qui, s'il apparaît calculateur, économe, irascible, ambitieux pour lui-même et son pays, jaloux de ses compagnons sans doute mieux aimés du maître, n'en est pas moins très attaché à Jésus⁶⁶. Et quand le Christ commence sa Passion, Judas comprend alors ce dont il est coupable. « Le repentir l'étouffait »⁶⁷, écrit Mauriac. Judas est déjà avancé, aux yeux du biographe, dans une démarche de salut. « Il aurait pu devenir un saint, le patron de nous tous qui ne cessons de trahir. »⁶⁸ Mais Judas ne va pas au bout. Il perd confiance en lui-même et en la Parole qu'il a entendue. Il n'aime pas assez pour ne pas désespérer. Et le désespoir le tue. On trouve ici, *in absentia*, une ferme croyance de Mauriac qui ne cesse de traverser cette biographie : « Un seul mouvement de pur amour, et toute une vie criminelle est anéantie. »⁶⁹ C'est ce qui a manqué à Judas.

En fait, pour Mauriac, l'Amour dévie les destinées ; il sauve ce qui paraît perdu dès la naissance. Vieux fond d'augustinisme ici qui perpétue la sourde conviction que l'hérédité condamne l'individu. « Il y a des races possédées. La mort d'un être déchu ne détruit pas le germe de sa déchéance. Et les enfants de sa chair sont aussi les enfants de sa convoitise, chargés de transmettre l'horrible flambeau à ce qui sortira d'eux »⁷⁰, écrit-il. Tout enfant est enchaîné à ce poids hérité des ténèbres. Jésus, sous la plume de Mauriac, n'est pas dupe ; même lorsqu'un garçon à l'air candide se présente devant lui : « Le petit que contemplait Jésus, portait en puissance tous les crimes qu'il commettrait plus tard. »⁷¹

⁶³ F. MAURIAC, *Œuvres complètes*, t. VII, *op. cit.*, p. 33.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 141.

⁶⁵ Sans doute, dans ce portrait, Mauriac puise-t-il dans l'apport de Claudel et Lagrange. C. ESCALLIER, *Mauriac et l'Évangile*, p. 205 sq.

⁶⁶ Judas est « celui sans doute qui montra d'abord le plus de foi en Jésus ». *Ibid.*, p. 43.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 141.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ *Ibid.*, p. 148.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 58.

⁷¹ *Ibid.*, p. 80.

Comment sortir de cette condamnation ? Marie-Madeleine sert d'exemple. Qu'est-ce qui sauve cette femme que le mal semble habiter de tout temps ? Une rencontre : Dieu fait chair, l'Amour incarné. « Son amour est devenu son Dieu. »⁷² Une rencontre donc, mais surtout une prédisposition à trouver en soi-même la liberté de renoncer à ce qui la lie au mal. Pour Mauriac, le salut de l'Homme tient à cette liberté de l'être. Peu importe l'observance de certains rites : ablutions, jeûnes, *etc.* L'important tient en ceci : « Le royaume de Dieu est au-dedans de nous. »⁷³ Muni de ce viatique, il faut alors s'abandonner à l'espérance annoncée puis incarnée ; ce qui donne lieu à l'énonciation d'une nouvelle béatitude, selon Mauriac : « Heureux ceux qui savent fermer les yeux et qui, avec un abandon d'enfant, serrent la houppe de toutes leurs forces. »⁷⁴

Cette confiance infinie en l'homme de se sauver et d'être sauvé, qui est une interprétation toute mauriacienne de l'économie du salut, est accompagnée d'une certitude chez Mauriac d'une communion des ordres physique et métaphysique que l'on retrouve, du reste, dans sa prédilection pour l'œuvre guérinienne. La nature procède de l'œuvre de la surnature. Il ne faut donc pas s'étonner de constater l'osmose des âmes et des éléments naturels. Il ne s'agit pas ici de regards composant des paysages au grès des fluctuations des états d'âme, mais bien d'une réelle symbiose. Ainsi, clin d'œil à son interlocuteur de choix en matière de foi et d'incroyance, dans un sous-chapitre intitulé « Si le grain ne meurt... », Mauriac reprend-il la parabole de l'évangile de saint Jean pour ajouter entre parenthèses : « La terre connaissait d'avance le secret renoncement créateur, de la souffrance rédemptrice. Ce mystère était inscrit dans la nature. »⁷⁵

*

* *

Quand la *Vie de Jésus* de Mauriac fut publiée et que l'on commença à la lire, le Tout-Paris littéraire se mit à ricaner ; on pouvait l'entendre murmurer : « Ce n'est pas une *Vie de Jésus* par François Mauriac mais une *Vie de François Mauriac* par Jésus. »⁷⁶

Derrière le sourire moqueur, il y avait l'expression d'une vérité qui révélait l'une des failles dans laquelle s'engouffrèrent quelques critiques : cette biographie faisait la part trop belle à la psychologie. Les ecclésiastiques, exégètes

⁷² *Ibid.*, p. 59.

⁷³ *Ibid.*, p. 73.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 64.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 120.

⁷⁶ Article de F. LEFÈVRE, « Une heure avec M. François Mauriac », *Les Nouvelles littéraires*, 15 février 1936, p. 4, dans F. MAURIAU, *Les Paroles restent*, Paris, Grasset, 1985, p. 108.

et théologiens, s'en donnèrent à cœur joie. Mauriac en fut tellement blessé qu'il consentit – chose unique dans son œuvre – à corriger le texte pour une deuxième édition, atténuant les accès de colère, la dureté de Jésus vis-à-vis de Marie, entre autres.

Mais peut-être les censeurs n'avaient-ils pas vu l'essentiel de la démarche et qui se résume en ceci : « Il m'est impossible d'imaginer comment l'enfant que je fus aurait atteint le Dieu vivant sans le Christ. »⁷⁷

Philippe Dazet-Brun

10, passage Irène Némiosky
Résidence Fontaine Arènes, appt 2
31300 Toulouse
dazetbrun@gmail.com

⁷⁷ *Le chrétien Mauriac*, Centre Catholique des Intellectuels Français, Coll. « Recherches et Débats », n°70, Paris, Desclée De Brouwer, 1971, p. 50.